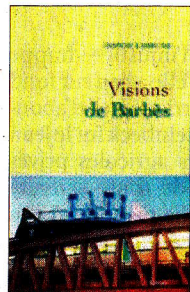


02/08/2014

«Il y a beaucoup de douceur à Barbès, le quartier le plus dur de Paris»

La réalisatrice
et scénariste
Jeanne Labrune
dresse le portrait
de son quartier
dans le XVIII^e
arrondissement
de Paris sous la forme
d'une ode à la vie
qui continue,
malgré tout



JOURNAL

Jeanne Labrune

Visions de Barbès

Grasset, 249 p.

★★★★

Journal? Chronique? Cet objet littéraire d'un genre mal assuré doit sa force au regard «parlant»

de la cinéaste et scénariste Jeanne Labrune. Un regard à la fois braqué sur l'extérieur (ce que qu'observe et décrit Jeanne Labrune) et sur l'intérieur (ce que ressent Jeanne Labrune). Pas n'importe où, à Barbès, son quartier, dans le XVIII^e arrondissement de Paris. La cinéaste cadre diverses scènes et événements dans ce quartier foisonnant. Mais une écrivaine vient «augmenter» la cinéaste. Elle a besoin de mots, sans doute, pour dire le trop-plein de gens, de destins, de mal-être, de mendiants, de voleurs, de trafiquants, de vie et de mort dans ce coin agité de Paris où elle vit corps et âme, totalement immergée.

Ça commence mal, par le cancer de son compagnon Richard

Debuisne, réalisateur (notamment assistant de Godard et Mocky) reconverti en acteur dans les années 2000, surtout dans des films qu'il écrit avec elle (*Sans*

Un microcosme
où se joue tout
le chaos du monde

queue ni tête, en 2010, avec Isabelle Huppert). Le livre s'ouvre sur son rapide déclin, son décès, puis plonge dans le gouffre de la disparition et le dédale de la mort. A contre-courant des pratiques con-

temporaines, Jeanne Labrune fait amener le corps du défunt dans son appartement et réinstaura une sorte de veille.

Après ces pages poignantes, Jeanne Labrune narre comment «la vie continue», selon l'expression consacrée, la vie dans son quartier perçu comme un microcosme où se joue tout le chaos du monde. Toujours datée comme un journal, mais divisée en chapitres, la chronique tourne alors au portrait de quartier comme on dirait portrait de famille.

Drôle de quartier «plein de gens désœuvrés qui trafiquent et qui stagnent du matin au soir». Ses petits voleurs qui accusent leurs victimes de racisme à la moindre révolte ou jouent du

couteau quand on les prie de cesser de hurler dans les escaliers d'un immeuble privé. Ses mendiants pathétiques à la dérive, souvent infirmes, immobiles, difformes et muets au bord du trottoir, ses vies cassées, ces destins en miettes. A ses risques et périls, Jeanne Labrune ose franchir le regard, aller à l'êtré, parler aux autres. «Il y a beaucoup de douceur dans le quartier le plus dur de Paris», rassure-t-elle, même si on la distingue mal dans ses «visions de Barbès». Pour finir, après deux ans de deuil, par cette belle certitude: «Ressentir, comprendre, s'efforcer de demeurer libre et droit est le triptyque sur lequel se construisent la vie et le cinéma.»

Jean-Bernard Vuillème